

TOUS LES JEUDIS
**FILM
COMPLET**

16 PAGES ★ 20 FR.

LE RODEUR



VAN HEFLIN. EVELYN KEYES

COTÉ CŒUR, COTÉ

AVIS A NOS LECTEURS

Pour recevoir une réponse, soit par le journal, soit directement, IL EST INDISPENSABLE de joindre à votre lettre deux "bons-réponses" à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.

Pour les réponses directes, donc plus rapides, joindre en outre un timbre de 15 francs en indiquant votre adresse.

Mes chers amis, je vous raseraï peut-être « gratis », mais pas longtemps en tous cas car la semaine dernière j'avais vraiment dépassé les bornes de la bienveillance en même temps que celles du lignage.

Et, au fait, quand je dis que je vous raseraï, c'est absolument faux, et, en outre, ce n'est guère gentil pour notre amie Jo Bar, la trépidante et spirituelle courriériste à qui je vais emprunter l'idée de la semaine.

Jo Bar l'exprime d'ailleurs en quelques lignes, ce qui prouve qu'elle est douée pour le télégraphe.

« Pourquoi, écrit-elle, tourne-t-on indéfiniment le même film avec des vedettes différentes ? Exemple : La Dame aux Camélias. Il me semble que c'est périlleux, car il peut être moins réussi que le précédent. Pour ma part, je ne vois pas du tout Micheline Preste succéder à Edwige Feuillère, car elles n'ont aucun point commun. »

Voici quelques lignes qui pourraient fournir matière à une longue dissertation si nous en avions le temps et la place. Il est de fait que certains films, qui ont obtenu un gros succès public, sont souvent « retournés », par la suite ou au même plusieurs fois. (Je signale en passant qu'en langage cinématographique on donne à toute nouvelle version d'un film ayant déjà été tourné le nom de « Remake », qui signifie « refait ».)

À côté de La Dame aux Camélias, dont parle notre amie, nous pourrions en citer bien d'autres tels que L'Atlantide, Carmen, Monte-Cristo, Mon Curé chez les riches, etc.

Jo Bar semble déplorer cet état de choses. A un certain point de vue elle a raison, car il y a beaucoup de belles œuvres qui n'ont pas encore été tournées, et l'on peut penser que ce n'est pas absolument indispensable de négliger certains scénarios pour tourner à la place une œuvre archi-connue.

Mais... il y a un mais, ma chère Jo-Bar ! La Dame aux Camélias, L'Atlantide, Carmen sont des œuvres qui se prêtent admirablement au tournage, soit par leur puissance d'émotion, soit par l'intérêt exceptionnel de leur scénario, enfin parce que ce sont de « grands titres ».

En l'espace de trente ou quarante ans, les générations successives de spectateurs ont bien le droit d'avoir, eux aussi, leur Atlantide ou leur Carmen. Or, si vous le voulez, un film tourné il y a vingt-cinq ans, ou même il y a dix ans (les progrès de la technique vont vite !) les risqueront fort de le trouver ridicule ou désuet. Alors, pourquoi ne pas retourner une nouvelle version et profiter de nouveau d'un succès « inépuisable » en le présentant avec une technique plus moderne ?

Je puis citer mon cas, si vous le permettez. J'ai vu moi-même les trois Atlantides avec, dans le rôle d'Antinia : Napierkowska pour la première version, Brigitte Helm pour la seconde, Maria Montez pour la troisième. Mais j'ai vu chaque version à son époque », et, bien que je n'aie pas beaucoup aimé la dernière, je reconnais que chacune de ces Atlantide m'apportait quelque chose de nouveau au point de vue technique, donc un motif d'intérêt. Comprenez-vous ce que je veux dire ?

J'en viens à votre second argument : Micheline Preste succédant à Edwige Feuillère bien

qu'en ayant, dites-vous, « aucun point commun ». Je ne puis pas vous dire pourquoi Edwige Feuillère n'a pas repris ce rôle au cinéma. Peut-être parce qu'elle l'avait trop joué au théâtre et que l'on a craint de créer un trop grand similitude entre le qu'on avait vu sur la scène et ce qu'on verra sur l'écran. Mais, ceci mis à part, qui vous dit que Micheline Preste, qui a de la grâce, du talent et de la sensibilité, ne sera pas une merveilleuse Dame aux Camélias ? Et pourquoi tenez-vous à retrouver toujours le même visage, la même voix, les mêmes gestes dans une interprétation ? Pour ma part, je trouve qu'il est excellent de varier un peu.

Et maintenant que j'ai donné mon avis, qu'en pensent les courriéristes ? Aimez-vous les « Remake » ? Trouvez-vous le principe défendable ? Et tenez-vous à ce que ce soit toujours le ou la même artiste qui interprète une œuvre connue ?

Le referendum posé, il ne me reste plus qu'à me tirer des flûtes pour aller me faire pendre ailleurs. Non sans avoir envoyé un tombereau d'amitiés à Jo Bar et à tous les autres.

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

ÉMAUX ET CAMÉES. — « Je ne voudrais pas être mise une fois de plus de côté comme un vieux papier de brouillon, aussi, toutes griffes dehors, je suis prête à vous... dépeigner. (Impossible, car, je vous le dis en confiance, je suis... miss Caroline.) Pour le classement, le roi et de la reine, vous ne vous êtes pas trop mal débrouillé, il était très juste que ce soit ceux qui s'attirent le plus de courrier qui fussent (sic et bravo !) élus souverains. Je trouve que les artistes ont entièrement raison de se marier entre eux, car il y a un certain proverbe qui dit que l' « amour n'a pas de berceau » (sic, après). J'ai vu récemment Une place au soleil que j'ai trouvé très bien, bien que cela finisse mal (ça vaut mieux que si vous l'aviez trouvé très mal, bien que ça finisse bien). Le plus bel amour de Don Juan m'a beaucoup amusée à cause du sourire moqueur d'Antonio Villar (voyez-vous ça). Le Troisième Môme est très sympathique, il a une façon presque touchante de flirter avec les lectrices ; si vous voulez correspondre avec moi, je veux bien, mais j'aime autant vous prévenir que je ne suis pas de celles qui tombent pour un rien dans les bras d'un homme (ah ! mais non !). J'ai une tête bien plantée entre les deux épaules (c'est préférable quand il y a beaucoup de vent) et ce n'est pas l'air benêt que prennent les hommes pour vous faire la cour qui retiendra mon attention (sic. « Attention à l'intention !). Mes camarades me trouvent désarmante (vive l'O. N. U.), aussi elles m'ont donné le surnom de « Miss Béton armé » (vous travailliez dans la reconstruction ?). Remarquez qu'il m'en faut moins que ça pour résister à ces pauvres spécimens de la déchéance humaine (moins que ça ? j'espère bien, parce que si vous étiez obèse à chaque fois de deux balles dans le bloc de béton armé sur la cafetière...). Que devient Conchita te quiere et Mes dix-huit ans ont vécu ? Jeff le tatoué, vous me plaisez, je vous envoie mes amitiés. Bonjour à miss A. Das les hommes — avec un tout petit « h » — à Chy et ses flirts, etc. M'acceptez-vous dans votre maison ? Et vous, mon cher C. A., que devenez-vous ? Vous devriez parler de temps en temps de votre santé, que vous doit être soulevé ébranlé, étant donné que vous vous donnez corps et âme à votre travail, sans parler de l'esprit qui vagabonde sans cesse... (Non, ça va, je tiens le coup : c'est chaque matin, à six heures, un bon bœuf, beaucoup de viande de cheval, un massage entre chaque réponse, et ça suffit !) Votre muse est-elle inarrissable ? (Non, mais quand elle est à sec, je procède à des autres !). Avant de terminer ma lettre, je tiens à signaler que j'aime la danse, surtout le tango, et tout ce qui est beau, sauf les hommes, bien entendu. (Ah ! vous voyez. Vous ne pouvez pas vous en passer, même quand il y a parmi les belles choses.) Amitiés à toutes les lectrices. »

Réponse. — Ma chère « Émaux et Camées » (vous avez des classiques !) je suis ravi de vous revoir au courrier. Et malgré ma petite mise en boîte je tiens à vous dire que j'ai eu une amie, la Reine ! — J'ai pour vous beaucoup d'amitié. Antonio Villar est portugais. Agé de trente-cinq ans, il est marié à une Portugaise qui n'est pas acricre. A part « Le plus bel amour de Don Juan », vous avez pu le voir



APPRENEZ A DANCER
Seul, en quelques heures, dans en vogue et diaphanes. Notice c. env. timb. RIVIERA-D'ANSES, F. C. 43, rue Pastorelli, Nice. Méthode facile, succès garanti.

POUR ÊTRE HEUREUX EN AMOUR

Vous devez tout faire pour protéger votre bonheur, malgré les difficultés que vous rencontrez. Le Magnétique Parfum d'Amour a aidé des milliers d'hommes et de femmes par ses vertus surnaturelles, qui fixent, retiennent l'attachement sincère même à distance. Faites comme eux : écrivez Lab. CLEMENT, 33, Champs-Élysées, Paris (8^e), serv. O. 42. Vous recevrez discrètement "Le secret des Parfums d'Amour". (Joindre 30 frs timbres.)

Vient de paraître :

4 ROMANS COMPLETS

N° 48



EN VENTE PARTOUT : 45 francs



TRIOMPHEZ en tout
par le psycho-dynamisme appliqué. Très intéressante. Brochure gratis. Professeur MATIGAN, Le Teil (Ardeche). F. C. Timbre.

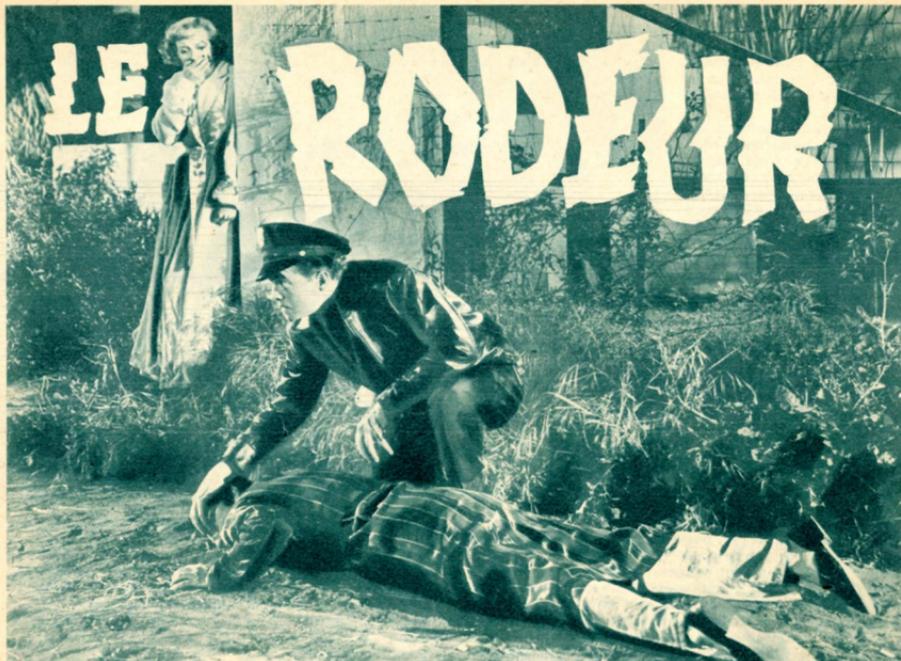
SUPERBE COLLIER

PERLES ORIENTÉES. En relation... 225 fr.
En qualité luxueuse :
1 rang : 475 fr. - 2 rangs : 875 fr.
3 rangs : 1275 fr. - 4 rangs : 1750 fr.
— BRACLET EXTENSIBLE.
Très belles perles "Orient".
2 rangs : 450 fr. - 3 rangs : 650 fr.
Envoi contre mandat (— 45 fr.), ou c. remb. (— 195 fr.). Catal. : 30 fr.
ORCHIC 23, rue Paul-Bert, 23 PARIS (11^e).

dans « Bel amour » et « Le désir et l'amour », que d'amour dans la vie de cet homme ! Là-dessus, Chère « Miss Béton armé », au risque d'être déclassé sous un de vos gracieux moellons, je vous demande de revenir souvent à la rubrique : ça fera une pierre dans notre jardin ! Bonnes amitiés, et continuez à porter la tête entre les deux épaules : toute réflexion faite, c'est la meilleure place.

DINAH, VOLEUSE DE TANGER. — « Nouvelle lectrice du Film Complet, qu'arrive-t-elle venue au courrier, je me présente : blonde, yeux gris vert, teint mat, 1 m. 54, 49 kilos (à jeun ?). Artistes préférés : G. Peck, L. Barker,

(Suite page 8.)



(The Prowler)

Production de S. P. EAGLE.

Mise en scène de Joseph LOSEY.

Scénario de Hugo BUTLER.

d'après une histoire originale de Robert THGEREN
et Hans WILHEM.

Distribuée par les ARTISTES ASSOCIÉS.

Film raconté par Nane CHAUBERT.

DISTRIBUTION :

Web Garwood.....	VAN HEFLIN.
Susan Gilvray.....	EVELYN KEYES.
Bud Crocker.....	JOHN MAXWELL.
M ^{me} Crocker.....	KATHERINE WARREN.
William Gilvray.....	EMMERSON TREACY.
Martha Gilvray.....	MADGE BLAKE.
Docteur James.....	WHEATON CHAMBERS.
Le coroner.....	ROBERT OSTERLOH.
John Gilvray.....	SHERRY HALL.

LA voiture de la police patrouillait dans la ville endormie. Attentifs à la voix de la radio, les deux hommes sillonnaient les rues désertes.
— Voiture radio 42!... Voiture radio 42!... Un rôdeur est signalé au 92, rue des Amandiers...
Voiture radio 42, je répète... Un rôdeur est signalé...

Web, le plus jeune des policiers, se pencha à la portière.
— Arrête, vieux, c'est ici : la maison au style mexicain.

Il sauta lestement. La porte vers laquelle il se dirigeait s'ouvrit aussitôt. Une jeune femme blonde s'avança.
— Merci d'être venu si vite... J'étais folle d'inquiétude!...

— Vous avez signalé un rôdeur, madame? demanda Web en pénétrant dans un grand living-room confortablement meublé.

— Oui. Il y a vingt minutes environ, je m'apprêtais à prendre mon bain, lorsque tout à coup, au moment où j'allais enlever ma robe de chambre, j'ai vu un homme qui semblait m'épier, derrière la fenêtre... J'ai eu peur et j'ai aussitôt téléphoné à la police.

— A votre place, suggéra le policier en souriant, je ferais le rideau avant de prendre mon bain... Avouez que le spectacle était vraiment trop tentant!

Une rougeur, qui n'était peut-être pas uniquement de la confusion, colora le ravissant visage de la jeune femme.

— Peut-être... avez-vous raison, balbutia-t-elle. Excusez-moi, je suis navrée de vous avoir dérangés, vous et votre compagnon... J'étais à bout de nerfs!

Un moment, Web l'examina avec une hardiesse à peine déguisée. Puis :

— Vous êtes toujours seule, le soir?

— Oui. Ma domestique part vers dix heures.

Bud, l'autre agent, venait rejoindre son camarade après avoir examiné le jardin.

— Aucune trace... Il a dû filer en nous voyant arriver.

* * *

Un instant plus tard, les deux hommes ayant regagné leur voiture, Web souriait en songeant à la terreur de la jolie blonde.

— Sans compter qu'elle est bien roulée, la souris! dit-il en s'installant au volant.

Mais son camarade avait déjà d'autres idées en tête. Collectionneur enragé d'objets anciens et de cailloux de toutes sortes, il regrettait surtout d'avoir été retardé par cette histoire de rôdeur au moment où il allait terminer son service.

— Dommage qu'il soit trop tard, maintenant, dit-il,

Abonnements : France : un an..... 950 fr. — Six mois..... 500 fr.
Etranger : un an..... 1 250 fr. — Six mois..... 625 fr.

Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e). — Tél. : TRU. 09-92.
En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

BON
du COURRIER
« Côté cœur, Côté jardin »

— Aucune trace. Il a dû filer en nous voyant arriver.

je comptais t'emmener à la maison pour te faire voir les nouvelles pièces de ma collection.

Web, suivant sa propre idée, revoyait le chaud living-room qu'ils venaient de quitter. Tout y était harmonieux et chaque détail dénotait un souci de confort et d'élégance.

— Il n'y a que des meubles et des objets de prix, dit-il à haute voix tandis que, presque en même temps, Bud insistait :

— Je voudrais tellement t'intéresser à mes collections.

— Que peut-elle faire dans l'existence ?

— Hein ? Que dis-tu ? dit le vieux Bud en sursautant.

— Je disais : à quoi passe-t-elle son temps ?

Cette fois, l'autre avait compris.

— Elle ? Mais elle ne fait rien. Elle est sûrement très riche.

— Crois-tu qu'elle est mariée ?

— Certainement ! Je parierais qu'elle a épousé un vieux richard en âge de prendre sa retraite.

Web resta un instant songeur, et puis :

— Qu'est-ce que ça peut coûter, une maison pareille ?

— Ça, mon vieux, je n'en sais rien, répondit son compagnon, qui enchaîna aussitôt :

— Nous sommes arrivés. Je vais passer au poste et je signerai pour nous deux. Tu peux garder la voiture. Bonsoir, vieux !

* *

Web avait son idée. Dès que Bud fut descendu de voiture, il fit un rapide demi-tour et fonça vers la belle maison mexicaine. Quelques instants après, la jeune femme blonde lui ouvrait sa porte, presque sans surprise.

— Oh ! Bonsoir... Entrez.

— Je voulais voir si tout était normal. Votre rôdeur n'est pas revenu ? Euh... J'espère que je ne vous ai pas réveillée ?

Suzanne souriait d'un air moqueur. Elle avait bien compris que le retour du jeune policier n'avait plus rien à voir avec le service. Mais elle s'ennuyait tellement, toute seule, qu'elle fut heureuse de cette présence et offrit de faire du café. Quelques minutes plus tard, ils bavardaient comme de vieilles connaissances.

— Moi, dit Web, qui s'enhardissait, si j'avais épousé une jolie fille comme vous, je ne la laisserais pas seule le soir !

— Précisément... John, mon mari, ne me quitte jamais.

Comme elle finissait de parler, la radio, qui diffusait de la musique douce, annonça : *John Gilvray, la providence des ménagères, va vous donner ses précieux conseils pour cuisiner délicieusement les délicieux légumes de la ferme Hamler.*

Suzanne se leva et s'approcha du poste en répétant, souriante :

— John ne me quitte jamais !

Web était stupéfait.

— Je... Je connais bien cette émission... Vous voulez dire que c'est... c'est votre mari ?

Elle fit « oui » de la tête.

— Il termine toujours en disant : *A tout à l'heure, Suzanne...* Vous seriez donc...

— Je suis Suzanne ! dit-elle en éclatant de rire.

— Moi, dit-il machinalement, je suis Web... Web Garwood.

— Web Garwood ? Il me semble connaître ce nom-là.

— Attendez... Est-ce que vous ne venez pas de l'Indiana ?



— Oui, fit la jeune femme, qui précisa : ma ville natale est Terre-Haute.

Web explosa de joie :

— Vous êtes de Terre-Haute !... Alors, vous avez sûrement assisté à des matches de basket entre le collège de Terre-Haute et l'équipe de l'Indiana ?

— Et comment !... s'écria Suzanne... Mais alors, vous seriez ce Web-là ?

— En personne !

Et ce fut le déroulement joyeux de cet écheveau interminable que sont les souvenirs. Lorsqu'elle entendit, à la radio, le fatidique *A tout à l'heure, Suzanne*, qui annonçait la fin de l'émission, la jeune femme sembla se réveiller.

— Mon mari ne va pas tarder à rentrer.

— Oui, je dois partir.

— Non, au contraire, restez... John sera très content de connaître un de mes amis d'enfance... ou presque !

— Désolé, mais il faut que je parte. Je dois aller remettre mon rapport... Si vous le permettez, je reviendrai un de ces soirs, pour voir si tout va bien.

— Volontiers. Mais ça ne vous dérangera pas ?

— Ça me dérangera beaucoup, dit Web en riant. Mais que ne ferait-on pas pour sa « payse » !...

* *

Deux soirs s'écoulèrent et Web sonna de nouveau à la porte de la maison mexicaine. Suzanne fut heureuse de cette visite et, ayant préparé un plateau avec des sandwiches, du café et du lait, elle vint s'asseoir près du jeune policier, sur le même divan.

— Je suis désolée de ne pouvoir vous offrir des cigarettes. Mon mari a la fâcheuse habitude de les enfermer... Là, dans le tiroir de ce secrétaire.

— Donnez-moi une épingle à cheveux, dit simplement Web en se dirigeant vers le meuble qu'elle désignait.

Tandis que Suzanne versait le café dans les tasses, il crocheta adroitement la serrure, qui ne résista pas, et prit un paquet de cigarettes. En même temps, profitant d'un instant d'inattention de son hôte, il déplaça quelques papiers qui se trouvaient dans le secrétaire et en prit rapidement connaissance. Lorsque Suzanne revint vers lui, il les remit vivement en place. Elle ne s'aperçut de rien.

En riant, Web alluma une cigarette.

— Voyez, comme c'est simple !... Il y a des hommes qui mettent leur femme sous clé de la même façon ! C'est stupide... on perd peut-être un peu de temps, mais on réussit toujours à forcer la serrure !

A la radio, la voix du mari vantait, comme tous les soirs, les produits de la ferme. *Entre la poire et le fromage, vous avez toujours le temps de déguster nos fromages... et nos poires.*



Web, brusquement, l'attira vers lui.

se précipita vers la porte et cria, tandis qu'il s'éloignait :
— Et ne revenez jamais !

Il revint... Dès le lendemain... Il fut humble... Il fut sentimental... Il fut tendre... Elle céda...

Quelques jours plus tard, Web dinait chez son vieil ami Bud. Bud et sa femme, sachant que le jeune homme était seul, sans parents, sans relations, l'invitaient souvent.

Mais Bud était de plus en plus passionné pour ses collections de vieilles pierres et, après le repas, il fallait admirer les derniers spécimens recueillis.

— Vois ce quartz : il est absolument admirable ! Je l'ai trouvé dans un pays extraordinaire, une ville où eut lieu le plus grand des massacres d'Indiens.

Inconsciemment, Web avait esquisé un geste d'impatience que la femme de Bud avait remarqué.

— Mon ami, ne penses-tu pas que tu ennues Web ?

Web, rageusement, coupa le poste. Puis, après un instant de réflexion, il sourit et tourna de nouveau le bouton.

— Il est préférable de l'entendre... C'est très pratique... Vous savez toujours ce qu'il fait !

Ce fut Suzanne qui, à son tour, mit fin à l'audition. Elle chercha un autre poste. On entendit bientôt une douce musique de jazz.

— Dansons, dit-elle.

Pendant quelques minutes, ils glissèrent harmonieusement sans parler. Et puis, Web l'interrogea :

— Dites-moi franchement pourquoi vous l'avez épousé.

Coquette, elle le regarda dans les yeux avant de répondre :

— Peut-être parce que je l'aimais.

Il haussa les épaules. Il n'était pas dupe.

Elle devint sérieuse.

— Je voulais fonder une famille... Avoir des enfants... c'est pourquoi nous avons acheté cette grande maison.

Web, brusquement, l'attira vers lui et chercha ses lèvres. Elle eut un mouvement de recul.

— Ça va, dit-il... Vous m'avez chanté le couplet sentimental... Mais dites-moi les autres raisons... Les vraies !...

Elle le regarda froidement :

— La vraie raison ? Le mariage me mettait à l'abri des mufles tels que vous !

Il chercha encore à l'enlacer.

— Vous voulez tout avoir sans rien payer ! cria-t-elle. Vous êtes bien un flic !... Un sale flic !...

Et, comme il était toujours devant elle :

— Dehors !... Je ne veux plus vous voir !...

Il eut alors un sourire méchant et puis, s'inclinant :

— D'accord... Bonsoir...

Calme ment, il sortit. Elle, au bord de la crise de nerfs,



Il revint, dès le lendemain.

— Oh ! C'est au contraire très intéressant, protesta le jeune homme en regardant la pierre que lui tendait Bud.

— C'est une ville abandonnée dont peu de gens connaissent l'existence. Dans le désert Majava. Te rappelles-tu, chérie ?

— Bud, insista M^{me} Croker, je suis sûre que notre ami est attendu et, par politesse, il n'ose pas te le dire. Regarde... il a mis un costume d'une élégance raffinée... Respire... il s'est discrètement parfumé... Nous aurions dû nous en douter : Web a un rendez-vous !

Web éclata de rire et, finalement, avoua qu'une « personne » l'attendait, en effet.

Peu de temps après, il arrivait chez Suzanne, qui commençait à s'impatienter. Depuis qu'elle s'était donnée à ce grand garçon athlétique, elle ne vivait plus que pour ces quelques heures de bonheur qu'elle volait chaque soir.

Ils étaient assis sur le grand divan. Doucement, Web caressait la chevelure de son amie.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

— Je pense que notre bonheur est incomplet. Que je voudrais t'avoir pour moi tout seul... Toujours !...

— Toujours ! répéta Suzanne, grisée par la musique des mots.

Brusquement, Web se leva et sembla prendre une décision.

— Je pars demain pour Las Vegas... Viens, je t'emmène.

— Tu sais bien que c'est impossible, dit Suzanne.

Mais sa voix tremblait d'émotion.

— Rien n'est impossible. Tu peux trouver une excuse...

Il faut que nous fassions ensemble ce voyage d'amoureux... Je voudrais te montrer un petit hôtel avec poste d'essence et bar... Je l'achèterai bientôt... Et tu viendrais vivre définitivement avec moi.

— Tu es fou !

— Très sensé, au contraire.

Chaque fois que je vais à Las Vegas, je regarde cette petite auberge. Ils doivent gagner un fric fantastique... L'essence, les chambres, la boisson... Ça n'arrête pas... Il faut absolument que je trouve de l'argent pour l'acheter... Viens ! Je veux que tu viennes à Las Vegas avec moi...

Il lui serrait violemment les poignets.

Elle se dégagea d'un geste.

— Tu sais bien que c'est impossible, répéta-t-elle. Et mon mari ?

Et, juste à ce moment, la radio qui marchait en sourdine, fit entendre la voix de ce mari, disant, comme chaque soir :

— *A tout à l'heure, Suzanne !*

— C'est l'heure, il faut que tu partes, dit-elle nerveusement.

— Pars avec moi !

Il y avait du défi dans la voix de Web, qui se dirigeait calmement vers la porte.

— Pars avec moi !

— Sois raisonnable.

— Demain, à 7 heures, je serai à l'aéroport. Tu y seras aussi.

— Tu sais que je n'y serais pas, dit-elle, les larmes aux yeux.

— Tu trouveras une explication ou tu n'en trouveras pas, je m'en moque, mais je veux... entends-tu ? JE VEUX que tu viennes.

— Et, le même soir, en quittant son amie, Web se rendit à la Western Airline et réserva sa place pour le vol du lendemain. Il était décidé à partir, même seul, pour que Suzanne comprenne à quel point elle lui était attachée. Il profitait de huit jours de vacances pour jouer ce jeu auquel, pensait-il, il ne pouvait être que gagnant.

Quand il eut son billet en poche, il revint rôder autour de la maison mexicaine. Il voulait prouver à Suzanne qu'il allait réellement partir. La jeune femme fermait les volets pour la nuit. Elle vit une silhouette qui sortait de l'ombre et reconnut Web. Vivement, elle sortit sans éveiller l'attention de son mari et se dirigea vers son amant.

— Que fais-tu là ? Tu es d'une imprudence folle !

Il l'attira vers lui. Sa voiture était tout près. Ils s'y réfugièrent.

— Mon mari a tout deviné, dit-elle dans un souffle.

— Comment a-t-il pu... ?

— Comme tu me l'avais demandé, j'ai voulu trouver une excuse pour mon départ... Alors, il a jeté le masque ! J'ai appris que, depuis longtemps déjà, il se doutait de quelque chose, qu'il me tuerait s'il me surprenait !

— Du bluff ! crâna le policier. *Il te tuera, et puis il se suicidera !* On connaît la chanson ! Ils disent tous ça et,



...Mais Bud était de plus en plus passionné pour ses collections de vieilles pierres.

en fait, il y en a un sur mille qui a le courage d'agir. Suzanne sanglotait doucement.

— Je me sens abjecte, murmura-t-elle. J'ai trahi sa confiance. Il m'a toujours comblée. Il m'aime... Et moi je l'ai trompé !

Une ombre parut à la fenêtre éclairée du living-room.

En même temps, la voix du mari appela :

— Suzanne ! Où es-tu ?

Suzanne, silencieusement, fit un signe à Web et sortit de la voiture. Elle courut vers la porte de la cuisine.

— Suzanne ! insista le mari. Réponds-moi ! Où es-tu ?

— Je suis là, dit-elle finalement. J'avais soif.

— Tu n'étais pas seule. J'ai entendu une voix d'homme.

— Une voix d'homme ! Tu plaisantes !

— Bon... Bon, dit le mari en bougonnant.

Quelques instants plus tard, les lumières s'éteignaient une à une dans la maison mexicaine et Web, remettant son moteur en marche, s'éloignait.

* * *

Web se rendit à Las Vegas, mais Suzanne n'était pas venue à l'aérogare. Son mari, de plus en plus méfiant, avait demandé quelques jours de repos à la station de radio qui l'employait et il pouvait ainsi la surveiller du matin au soir.

Lorsque Web revint, il continua à jouer son jeu et ne donna pas signe de vie à Suzanne, follement inquiète. Enfin, après quelques jours, le mari relâcha un peu sa surveillance et reprit son travail. La jeune femme en profita immédiatement pour téléphoner à Web.

— Mon chéri, je t'en prie... Il faut absolument que nous nous reconfrontions... Je ne peux plus supporter de ne pas te voir...

Allongé sur son lit, fumant tranquillement un gros cigare, Web souriait sans répondre.

Comme il l'avait espéré, il était gagnant. Suzanne était très amoureuse de lui et était prête à se déclarer vaincue. Troublée par le silence cruel du policier, elle suppliait :

— Allô !... Web... Web, mon amour !... Réponds-moi... Je suis seule, ce soir... Viens !... Web !... Réponds-moi !...

Il entendit la voix qui s'étranglait, et puis des sanglots. Son sourire satisfait s'accrut. Alors, très sûr de lui, affreusement calme, il parla :

— Je suis désolé, Suzanne, mais tu m'as fait comprendre où était mon devoir. Je ne dois pas briser ton

ménage. Soyons raisonnables. Nous devons avoir le courage de tirer le trait final.

Elle eut un cri de bête blessée.

— Mon amour!

— Oui, je sais, dit-il, impassible. C'est dur de se séparer, mais il n'y a pas d'autre moyen.

— Écoute, Web, écoute bien... Je t'aime... Je ne veux plus te quitter... Je lui ai demandé de divorcer!

Web eut un mouvement d'étonnement.

— Tiens! Et qu'a-t-il décidé?

— Hélas! Il m'a dit qu'il ne me laisserait partir en aucun cas et sous aucun prétexte.

— Alors, tu vois bien, il n'y a rien à faire. N'en parlons plus.

Froidement, il racrocha. Mais Suzanne refit immédiatement le numéro. Il laissa sonner un long moment sans décrocher. Il tirait sur son cigare en souriant. Enfin, il se décida.

— Oui, j'écoute.

— Web, j'ai pris la décision de le quitter malgré tout, de te suivre!... De n'être qu'à toi!...

— Oui, bien sûr (sa voix ne reféait aucune émotion), mais tu es habituée au luxe... Je ne pourrais t'offrir qu'une vie médiocre.

— Vivre avec toi, je n'en demande pas davantage!

— Tu dis ça aujourd'hui, et puis après tu me reprocheras ma pauvreté... Non, vois-tu, nous devons avoir

— *Donnez-moi une épingle à cheveux, dit simplement Web en s'installant devant le meuble.*

casé troubla le silence. Un chien, dans la villa voisine, aboya. Web attendit un instant puis, ouvrant et fermant plusieurs fois la moustiquaire qui précédait la porte de la cuisine, il la fit claquer et grincer à plusieurs reprises.

Une fenêtre — celle de la chambre à coucher — s'éclaira.

Web fit une fois de plus grincer la porte-moustiquaire et les aboiements du chien redoublèrent. Une ombre se détacha dans la lumière et la fenêtre s'ouvrit. Le mari de Suzanne venait de s'éveiller et manifestait son inquiétude.

Il se pencha et cria :

— Qui est là ?

Web remua encore la porte, puis, sans bruit, courut rapidement vers la rue, et ensuite vers sa voiture dans laquelle il s'installa.

Il attendit.

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que la radio de la voiture se fit entendre :

— Voiture radio 42... Voiture radio 42...

Web s'empara du micro.

— Voiture radio 42, je vous écoute.

— Nous venons de recevoir un coup de téléphone.

Un rôdeur est signalé 92, rue des Amandiers.

— Bien, j'y vais tout de suite.

Il embraya et, en quelques secondes, franchit les quelque 50 mètres qui le séparaient de la maison mexicaine. Il vérifia son revolver et, ayant de nouveau rangé sa voiture contre le trottoir, pénétra dans le jardin.

Le mari de Suzanne venait de sortir sur le pas de la porte, sombre silhouette se détachant sur la clarté du vestibule.

— Qui est là ? répéta-t-il.

Web s'arrêta et resta silencieux.

Croyant avoir affaire à un rôdeur, le mari, armé lui-même d'un revolver, avança vers le policier qui se dissimulait derrière un massif de fleurs. Il fit encore quelques pas et se trouva à quelques mètres de Web.

— Halte! cria celui-ci.

Et, presque en même temps, un coup de feu claqua.

Web sortit de sa cachette, tandis que le mari de Suzanne s'affaissait, sans un mot, blessé à mort.

Alors, le jeune homme rampa vers sa victime. Il saisit la main droite, crispée sur le revolver et, approchant son propre bras, appuya sur les doigts du mort pour manœuvrer la gâchette, de manière à être blessé lui-même légèrement. Ainsi, il était facile de supposer que ce deuxième

coup de feu avait pu être donné « avant » par l'homme qu'il venait de supprimer.

Mais, déjà, les voisins sortaient de leurs villas et Suzanne, en courant, se précipitait à son tour dans le jardin et se jetait sur le corps de son mari, qu'elle saisissait dans ses bras.

— Assassin!... s'écria-t-elle en se tournant vers le policier. Assassin!... Vous l'avez tué!

* * *

Peu de temps après, ce fut le procès. Web, suivant toujours les lignes de son plan, soutint la thèse du malentendu.

— Ce fut une terrible méprise, monsieur le Coroner. J'ai compris, depuis, que ce pauvre homme était là pour chercher le rôdeur. Et moi, lorsque, après avoir crié « Halte », je le vis venir vers moi, je le pris pour ce

(Suite page 10.)



la sagesse de nous séparer. En tout cas, je ne t'oublierai jamais!

Suzanne, finalement, se rangea aux raisons de Web. Tristement, elle murmura :

— Oui... Tu as raison... J'étais trop lâche pour avoir le courage de dire ce mot terrible... Adieu!

Le lendemain, Web, dont les vacances étaient terminées, reprit son travail. La soirée se passa sans incident et, comme d'habitude, il patrouilla dans les rues de la ville avec son compagnon. Vers une heure du matin, il raccampa Bud chez lui et le quitta en disant qu'il allait ranger la voiture.

Il avait son plan. Un plan adacieux et redoutable, qu'il allait, sans pitié, mettre à exécution.

Quelques minutes plus tard, ayant laissé sa voiture dans une rue voisine, il pénétrait dans le jardin de la villa mexicaine. La nuit était sans lune et, dans l'obscurité profonde, il s'approcha de la porte de la cuisine. D'un coup de pied, il projeta au loin la bouteille de lait que la bonne avait déposée avant son départ. Le bruit du verre



GRIFFITH JONES

RHONDA FLEMING

Coeur

« Depuis ton départ », « Duel au soleil », « Les Insurgés », « Madame Bovary », « Le Portrait de Jennie », « La Renarde ». Pour aujourd'hui ce sera tout, ma petite amie, car pour une nouvelle vous avez déjà été gâtée! A bientôt, et dussé-je vous donner des cauchemars avec mon nez crochu et mes feuilles de chou, je vous embrasse bien fort.

LAILA ET VALDAREZ. BEAUTÉS ORIENTALES. — « Nous voici décidés à repartir au courrier après une « grève » de quelques mois. Mais grâce à ce cher C. A., nous revenons avec plaisir. Pendant la grève, nous avons lu la courrier avec étonnement et nous avons ragé de ne pas pouvoir répondre... Enfin nous allons tâcher de réparer le temps perdu. Amiralteur de Victoria, nous ne voulons pas correspondre avec vous, nous n'aimons pas correspondre avec les hommes, ils ne le méritent pas, sauf exception, et encore... Smith le tacticien, si c'est de vous que doit nous venir une raclée, nous pouvons dormir tranquilles, vous êtes beaucoup trop mou pour cela. Rose moussie, mille amitiés, vous êtes très sympathique et nous acceptons de plein cœur de correspondre avec vous. A bas les hommes, oui, nous sommes prêts pour la bataille, nous allons en faire voir de toutes les couleurs à ces messieurs dégingandés (sic). C'est nous qui allons prendre l'étendard du beau sexe et hurler Vive les femmes et à bas les hommes ces forbanes, ces maniaques (sic, sic), qui ne sont bons qu'à travailler pour satisfaire nos impérieux désirs. Le Troisième Môme, vous trouvez-vous donc si séduisant, pour séduire toutes les jolies filles du courrier? Dans ce cas, vous n'auriez pas dû faire publier votre photo, car avec votre sourire tout à fait naïf vous venez à l'aure, pas grand succès à Mademoiselle, comment osez-vous prétendre que la tenue masculine ne vous sied pas? [Je] le taloué, ah! I vous prétendez faire souffrir les filles? La belle blague! C'est que vous n'êtes pas encore tombé sur des filles de notre catégorie! Si toutes étaient comme nous... Allez, chères amies du clan, du nerf, du ressort, et montrons à nos ennemis que nous ne sommes pas des poules mouillées et que nous saurons nous défendre jusqu'à abolition complète de la largue masculine! » (Suivent des questions cinéma.)

Réponse. — Vous devez bien penser, mesdemoiselles. Laila et Valdarez, qui j'étais mortellement inquiet de ne plus voir au courrier, vos dynamiques, les indomptables, les fougueuses! Ah! j'en connais qui ont du nerf, au clan « Liana », mais peu vous égalent sur le plan de l'enthousiasme et de la fibre guerrière! Ma parole, vos glorieux ancêtres devaient être pour le moins rois, conquérants et généraux en chef! En tout cas j'aime autant vous dire que si je vous voyais arriver au bout de la rue de Dunkerque, je rentrerais ma tête entre les deux épaules jusqu'à ce qu'on ne la voie plus! J'ai rarement eu peur dans ma vie, mais avec vous, brrrrr... j'ai envie de me cacher sous le tapis! Ceci dit, je ne suis absolument pas au courant de cette anecdote que Philippe Lemaire et Henri Genès doivent faire à Tombouctou, mais puisque vous êtes dans ces parages, vous les verrez sûrement s'ils réalisent ce projet! Le film « Le Chantier Inconnu » est interprété par Tino Rossi, Raymond Bussières, Maria Mauban, Lucien Nat, Charles Deschamps et réalisé par André Cayatte. En attendant, farouches guerrières de noble naissance, je vous envoie les amitiés d'usage, avant de me sauver à toutes jambes pour échapper à vos coupe-coupe vengeurs. A bientôt, j'espère!

PETITE MULHOUISIENNE (ce pseudo, dont l'originalité n'échappera à personne (sic) a été mis par mes soins, car notre aimable correspondante avait négligé d'en prendre un.) « Depuis que j'ai lu vos lettres je désire plus à votre rubrique. Je suis brune aux yeux bleu gris, 1m,55. J'aime passionnément le cinéma et le sport : volley-ball, natation et athlétisme (ah! ah! mademoiselle est athlète),

ainsi que la musique : valse viennoise et danse espagnole. (Là-dessus notre petite amie m'a même gentiment tous les films qu'elle a vu récemment, allant voir souvent trois fois le même et sachant les dialogues par cœur ce, c'est du fanatisme ou je ne m'y connais pas.) On me dit que je ressemble à Gail Russell, mais je ne trouve pas (de dos et dans le noir, il y a quelque chose...). Voici mes artistes préférés (j'en passe, et des meilleurs... il y a vingt-deux noms). Devinez mon âge (seize ans) et dites-moi si je suis jolie, belle ou moyenne (jolie). Si vous publiez ma photo, je la montrerai à mon père en lui disant : « Vois-tu, père, ils me disent que j'ai des chances de réussir au cinéma, parce que j'étais toujours excellente en récitation. » Cela le changera peut-être d'idée (j'espère que non!). Faites-le pour moi et je vous en serai très reconnaissante. Et puis, je serais si fière de montrer ma photo à mes amies! (Alors, allez-y, soyez fière!). Pour réussir au cinéma, est-ce le talent ou la beauté qui compte le premier? Ou les deux? Si on était toujours excellente en récitation, cela peut compter et donner de l'espérance? », etc.



Petite Mulhousienne.

Réponse. — C'est curieux, ma petite fille, vous avez une excellente écriture, formée comme celle d'une femme, et à côté de cela vos propos sont d'une ingénuité et d'une candeur... désarmantes! En tout cas, il ne faut pas vous vexer de mes quelques boutades, car je vous trouve charmante comme tout. Et malgré ce que je vous ai dit, vous avez un petit quelque chose de Gail Russell, en effet. Mais malgré cela il ne faut pas que votre père change d'idée, croyez-moi! Vous êtes encore bien jeune, et il ne suffit pas d'être excellente en récitation (ce dont je ne doute pas!) pour devenir vedette. La beauté est évidemment un atout de plus, surtout pour une jeune fille, mais elle n'est pas indispensable pour réussir : Michel Simon et Bette Davis comptent parmi les plus grands artistes! Le talent peut donc se passer de beauté, tandis que la beauté ne peut pas se passer de talent. Là-dessus, ma chère petite amie, ne faites pas trop de rêves de gloire, je ne voudrais cependant pas vous décourager tout à fait. Physiquement vous êtes mignonne, et si vous croyez vraiment avoir des dons, alors travaillez un peu l'art dramatique. Je connais Mulhouse, j'y fus étudiant autrefois, et je suis certain qu'il y a des sociétés théâtrales d'amateurs, où vous pourriez vous faire entendre. Alors seulement vous pourriez essayer de convaincre votre père, si les résultats sont vraiment bons. En attendant, montrez cette photo à vos amies, ce sera déjà un petit succès! Je vous envoie mon affectueux souvenir.

PANDORA. — « Après avoir consulté les divins oracles, les marcs de café et les cartomanciens, j'ai décidé de vous écrire très souvent : j'ai peur que je ne sois devenue un courrier (c'est logique!) ». Pour ce qui est de vos remerciements plus souvent (ça... enfin, nous en reparlerons!) ; et parce que cela m'amuse et me distrait (voilà la meilleure raison!). Voici pourquoi j'ai cherché à vous écrire lorsque j'ai vu le film Pandora, j'ai tout de suite senti que c'était là la femme que j'aurais aimé être (eh ben! vous ne vous embêtez pas). A part ce qui touche à la réincarnation (ah! tout de mé-

(Suite de la page 2.)

C. Wilde, L. Jourdan. Côté femmes : J. Jones, S. Mangano, C. Aubry, F. Arnoul. Films préférés : « Duel au soleil », qui l'a vu! « Le Voleur de Tanger, Ambre, Riz amer. Adore les westerns. Sport préféré : natation. Cher C. A., je vous joins ma photo pour publication, j'espère que vous ne me metrez pas trop en boîte, pas plus qu'en sac, et que j'aurai la faveur d'une longue réponse, en échange une grosse bise (c'est du chantage!) sur le bout de votre nez, que j'imagine long et crochu. (Ça, ça me plaît déjà moins, d'autant plus que c'est faux... de bout en bout!) Naidyria l'ensorcelleuse, comme vous, je trouve S. Mangano la plus belle fille du monde. Panthère blonde, de votre avis pour les Tarzan, films de cow-boys ainsi que les Robin des Bois, ce sont les films que je préfère. Pas de l'avis d'un courtoisier, je pense que les films musicaux n'ont pas beaucoup de sens. Ils ont seulement un semblant de fond pour permettre de chanter des chansons. Qui aime Y. de Carlo? Je la trouve très belle, mais n'aime pas sa voix. Je trouve qu'on ne parle pas assez de Jennifer Jones, qui est épatante dans ses films. Amitiés à Princesse des Iles Sylvio le joyeux contrebassier, Rita cible des deux Juans et Loulou intrépide cavalière. Je vous serre la pince, cher C. A., et dépêchez-vous de ma répondre, sinon gare aux oreilles — que j'imagine en feuilles de chou », etc.



Dinah, voleuse de Tanger.

Réponse. — Un nez long et crochu, des oreilles en feuilles de chou, mais que vous ai-je donc fait, ma petite demoiselle, pour que vous me traitiez ainsi? Et dire que moi je vais être obligé de vous dire que vous êtes jolie, parce que c'est la vérité! Vous avez un lumineux visage qui respire la franchise à la joie de vivre, Espigale — ô combien! — vous avez plus de volonte qu'on ne pourrait le croire au premier abord, et vous êtes aussi très têtue. Je ne vous crois pas extrêmement sentimentale — pas encore, tout au moins! — et vous devez être plus « copain » que « flirt ». Un peu coquette, un peu paresseuse, un peu orgueilleuse, vous ne manquez ni d'intelligence ni d'ambition. Mais il y a encore en vous quelque chose de très « gosse », qui fait une partie de votre charme et que je vous souhaite de garder longtemps. J'ai oublié de vous dire que vous étiez assez autoritaire, voire tyrannique avec vos amies, à qui vous êtes cependant très attachée et fidèle. Dites-moi si tout cela est exact et donnez-moi votre âge, que je ne s'itue pas bien. Voici les films de Jennifer Jones par France : « Le Chant de Bernadette », La Folle Alouette », « Le Poids d'un Mensonge »,



Notre journal

me!), c'est un amour comme celui-là que j'aurais aimé trouver: un amour pour qui l'on sacrifie tout! (Qui? Vous ou lui?) N'est-ce pas plus noble que les amusettes du clan Liang? Et voici pour les courriéristes: Le Vagabond sentimental, je vous comprends parfaitement, car j'y a des jours où je suis enrêment dans le même état psychologique que vous. Voulez-vous correspondre avec moi? Trapper canadien, en vous voiez très souvent, ma parole, vous écrivez tous les jours! (Heu! la vilaine jalouse.) De Taille et d'Estoc, bravo pour votre esprit. Votre réflexion à Ab bas les hommes était bien souoyée. Un grand bonjour à Nocturnes, un pied de nez à Ab bas les hommes. Peut-être pourrais-je faire partie de votre clan, mais vraiment je trouve que vous exagérez et que vous en devenez idiots. Cher C. A., j'ai vu Naples millionnaire, que j'ai trouvé très intéressant, sauf la politique de la fin. A mon avis, les metteurs en scène devraient éviter de faire de la politique, car les opinions sont trop partagées, et ils risquent de déplaire à la moitié du public. (Très juste. Sauf que c'est habilement fait sous forme de boutade, et blaguant pareillement les deux partis advers, comme dans « Le petit monsieur de Don Camillo ».) J'ai vu jouer Jocelyn, très émouvant. Il est vraiment regrettable qu'il y ait des gens assez stupides et ignoraux pour s'ennuyer à une telle projection. D'autres ont trouvé que cela nuisait tristement. Mais si la fin s'était réalisée comme dans les romans à quatre sous, il aurait perdu toute sa valeur, n'est-ce pas? » etc.

Réponse. — Certes, ma chère amie, il aurait perdu toute sa valeur... mais entre nous je n'aimais pas très bien qu'un monsieur s'ait permis de modifier le texte et l'idée de Lamartine! Je ne sais si je vous ai répondu déjà, « Pandora », mais vous êtes extrêmement sympathique et je serai toujours heureux de vous lire. Quel âge avez-vous? Envoyez une photo, si possible. Avant « Naples millionnaire », Della Scala, qui est toute jeune, n'avait tourné qu'un film, « Lieutenant Craig ». En effet, il y a une certaine parenté entre le comique de Toto et celui de Buster Keaton. J'ai tous les yeux la distribution de « Musique en tête », et je n'y vois pas figurer le nom de Jean Marco, il ne devait pas tenir un rôle bien important. Arturo de Cordova est né au Mexique, mais ses crois qu'il est naturalisé américain. Je vous dis à bientôt, ma chère petite « Pandora », mais souhaitez-vous de ressembler à votre héroïne au début du film (quand on sacrifie tout pour elle) ou à la fin (quand elle-même sacrifie tout pour lui?). Bonnes amitiés.

BYE BYE, LAC SAINT-JEAN. — « Me voilà installée dans un grand fauteuil pour lire le Film Complet, et la première chose que je vois, c'est mon pseudo! I Vous n'imaginez pas la joie que ça m'a fait, je n'en croyais pas mes yeux! Malheureusement, ici, au Canada, nous avons le Film Complet un mois et demi après sa parution. Je vous dirai, tout d'abord, que je n'approuve pas le clan Liang. Je m'imagine que ce sont des démoiselles qui ne savent pas les paroles de garder un monsieur plus d'une heure près d'elles (sic). Un bon conseil, mes bonnes vieilles filles (resic) : je vends d'excellentes paroles pour celles qui se vantent d'être de vrais pers, au premier coup d'œil, j'ai trouvé que vous aviez un charmant petit minois, mais en vous lisant j'ai changé d'avis, car je n'aime pas les personnes qui se vantent. A mon avis, vous seriez plus belle si vous ne le disiez pas tant. Léonidas, c'est formidable ce que vous pouvez ressembler à Jean Marais! L'Amoureux persévérant, je ne le trouve très gentil; même je ne ressemble pas à Dorothy Lamour, m'accepteriez-vous comme correspondante? N'est-ce pas que ce serait gentil d'échanger des idées entre confrères, puisque vous aussi êtes préparatrice pharmaceutique. (Vos lettres seraient d'une belle ordonnance, et ne manqueraient sûrement pas de cachets!) Que vous penser les petites Françaises de moi?

Mon cher C. A., je vous serre la main en vous donnant un bon coup de pilon sur votre gros nez », etc.

Réponse. — Si vous mettez mon nez en poudre à coups de pilon, mademoiselle la pharmacienne, gardez-vous d'en faire des comprimés pour vos clients! Car de l'extrait de pilif de journaliste, ça doit être dangereux au possible! Ceci dit, m'expliquez-vous pourquoi toutes les canadiennes ont à peu près la même écriture? Avant de lire la lettre, je puis dire : « Ça, ça vient du Canada! » C'est à croire que vous avez tous le même professeur! Vous vous inquiétez de l'opinion des petites Françaises! Elles vont penser, à coup sûr, qu'il y a de bien jolies filles au Canada! Votre photo confirme ce que je pensais de vous : beaucoup de nature et de simplicité. Un esprit plein de gaieté, de joie de vivre. Beaucoup de franchise et de sagesse. Une grande délicatesse de sentiments, avec un curieux



Bye Bye, Lac Saint-Jean.

mélange de hardiesse et de timidité. Vous êtes sentimentale « en surface », car vous ne donnez votre cœur qu'après mûre réflexion, et vous devez être assez difficile. Pourtant vous êtes assez « liante » et sociable, mais pour l'amour c'est autre chose! Je vous crois très consciencieuse dans le travail, très simple de goût, assez coquette pour mériter le nom de femme, et très bavarde! Je suis navré de vous décevoir, mais je ne sais rien sur Toham. C'est une chanteuse, que je crois d'origine belge, mais qui ne fait pas du tout de cinéma. Je ne puis vous renseigner que sur les vedettes de l'écran. Écrivez encore, amie. Je ne comprends pas pourquoi votre précédente lettre vous est revenue. L'avez-vous bien adressée au « Film Complet », 43, rue de Dunkerque, Paris (10^e)? Il y a pas mal de courriéristes qui font des erreurs d'adresse. Si j'ai dit que vous deviez « envelopper vos médicaments dans du papier de soie », c'est tellement peur d'aller dans la liste noire que j'en frissonne. J'ai horreur du noir! « Quel casse-pieds ! » allez-vous penser en lisant ces lignes. (Vous êtes donc médium?) Savez-vous ce que j'ai pensé? C'est que vous n'existiez pas! (Diable! C'est peut-être vrai... qui me dit, au fond, que je ne suis pas un autre?) C'est-à-dire que C. A. était tout simplement... plusieurs secrétaires qui dépouillent le courrier et répondent. Car comment voulez-vous qu'une personne seule réponde à des milliers de lettres? Mais vingt-quatre heures ne suffiraient pas! (Et pourtant, c'est bien moi tout seul... hélas... mais assuré-ment, je mets tout de même beaucoup plus de vingt-quatre heures!) En tous les cas, imaginez ou réel, je suis un peu amoureux de vous. (Venez d'abord demander ma main

à mes parents, on en reparlera ensuite) J'adore vous « siccis » et vos petites remarques ; de grâce, ne me ménagez surtout pas ! (Sic, sic, sic, sic... sic-sic!) A bas les hommes, quoique vous n'avez pas tout à fait tort de les faire marcher ; ne suis pas entièrement d'accord avec vous. Bien qu'il y ait beaucoup de brutes et d'égoïstes, il y en a, je suis sûr, des aimables, des prévenants, et même polis (le « même » est joli). Du moins je l'espère, car je n'ai pas encore eu affaire à eux (heureuse mortelle). A part ça, mademoiselle, je vous dis en toute sincérité que vous êtes charmante sur la photo, et pourtant je ne suis pas un homme, moi ! (San blââââ?) Remarquez bien que ce n'est pas votre royauté qui me fait écrire ces compliments, ça ne m'impose pas. (Ah! mais... c'est pas pour rien qu'on a pris la Bastille!). Un bonjour amical à notre roi et à tous les lecteurs du Film Complet. » (Suivent des questions cinéma.)

Réponse. — Ma petite « Valse Romantique », je ne pense pas que vous soyez encore bien vieille, mais vous êtes charmante (sic) et je ne puis qu'être flatté (sic-sic) d'être l'objet de votre flamme (sic-sic). Envoyez la photo, et je vous ferai votre analyse. Voici les films de Charles Trénet : « La Route enchantée », « Le chante », « La Romance de Paris », « Frédéric », « Adieu bonnard », « Un cadavre des heures », « Bouquet de joie ». Trénet a tourné ce dernier film en 1952, après une interruption de cinq ans. A bientôt, chère petite « Valse », revenez de temps à autre courroyer encore jusqu'à nous.

NAIDYRIA L'ENSCORCELEUSE. — « Savez-vous que j'ai raté un rendez-vous pour pouvoir rédiger ma lettre en paix ! (Ah! mademoiselle, tout le monde vous en remercie... ou, si, bien entendu, celui qui a déguisé le lapin!) O. K. ! Don Juan, pour le couple bagarrier idéal. Voilà donc notre chère rubrique nantie d'un couple royal : A bas les hommes, Ned, et d'un couple bagarrier idéal » : Naidyria, Don Juan, Et si après cela le courrier ne crache pas des étincelles, et même pas de feu, ça sera une ressource : la bombe atomique. (Eh! là, minute s'il vous plaît! Attendez au moins qu'on aie tous des parapluies!) Mais revenons à nos moutons. Je m'aperçois que « Monstrosité » se prend déjà pour une vedette! Voilà bien la fatuité des hommes, toujours prêts à vous croire des êtres d'exception alors qu'en réalité vous êtes plus bêtes que vous le pensez. (Tiel Pardon, s'il vous plaît, et sic!) Allons, cher, adressez-moi vite et quelques petits mots doux », et n'avez crainte, je saurai vous renvoyer la balle! Quant à vous, Fernandelle, je me moque comme d'une guigne de votre opinion à mon égard. Qui vous a dit de me de photo, petite Rose de cristal, confirme-t-elle mes dires enflammés? Minouche le petit bébé, vous êtes si mignonne que j'ai bien envie de vous accaparer. Acceptez-vous mon amitié? To be or not to be, avez-vous vu jouer La Porteuze dépain, avec l'émouvant Vivu Giot? Si oui, déquin, en pensez-vous? Merci, et à bientôt. Envoyez-moi votre gentil message. Toute ma sympathie vous est acquise. Savez-vous, Tanit-Zerga, que votre pseudo berbe signifie en français « Source bleue »? Eh bien, si vous habitez au Canada, envoyez-moi vos yeux bleus. Madone pour vous revoir au courrier! C'est tout de même malheureux, Ned, que vous soyez notre ennemi, vous êtes si gentil! Léa, ce n'est pas moi qui vous ai écrit ces quelques oreilles. L'expression « my feu » serait parfaitement à votre genre de beauté. Et sur

— Je suis désolé, Suzanne, mais tu m'as fait comprendre ou est mon devoir.

rôdeur. Je tirai une seule fois, essayant d'atteindre les jambes. Il s'écroula après avoir, lui-même, tiré sur moi... Et je vis que je l'avais tué!

Il y eut un lourd silence. On entendit seulement Suzanne qui, soutenue par sa belle-sœur, sanglotait doucement.

— Continuez, dit le coroner.

— C'est tout... En m'approchant, je vis qu'il était en robe de chambre et je compris mon horrible méprise.

— Merci. Nous allons entendre le femme de la victime.

Suzanne vint se placer à côté du coroner, qui commença son interrogatoire.

— Madame Gilvray, jurez de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité; levez la main droite, dites : « Je le jure ».

— Je le jure.

— Madame Gilvray, je voudrais vous faire préciser un point de la plus haute importance. Devant témoin, vous avez porté une grave accusation...

— J'étais bouleversée...

— En vous adressant au brigadier Web Garwood, vous avez crié : *Assassin ! Vous l'avez tué !* Pensez-vous que la scène ne s'est pas déroulée comme vient de la décrire l'accusé ?

— Non... Je répète : j'étais folle de douleur.

— Voulez-vous nous raconter les faits, tels que vous les connaissez.

Suzanne sanglotait et parlait tout à la fois.

— Parlez calmement, madame Gilvray... Nous vous écoutons.

Elle parvint enfin à se ressaisir. D'une voix blanche, elle reprit :

— Au premier coup de feu, je me précipitai vers la porte, car je savais mon mari dehors. En arrivant dans le jardin, j'entendis le deuxième coup de feu... Et j'ai vu...

De nouveau, sa voix s'étouffa dans les sanglots. Le coroner attendit un instant, puis, comme la jeune femme semblait se calmer :

— Madame Gilvray, aviez-vous déjà rencontré cet homme avant la mort de votre mari ?

Suzanne releva légèrement la tête et regarda longuement Web. C'était la première fois qu'ils se trouvaient ainsi face à face. Devant ce tête-à-tête pathétique, la salle retenait son souffle. La jeune femme, dans le silence, se tourna vers le coroner :

— Non, dit-elle fermement. Je ne l'ai jamais vu.

Alors, on fit entrer Bud Croker, le vieil ami de Web. Et, une fois de plus, le coroner interrogea Suzanne :

— Madame Gilvray, aviez-vous déjà vu cet homme avant la mort de votre mari ?

Suzanne crut à un piège et se troubla.

— Peut-être... Je ne sais pas... Ce n'est pas certain, dit-elle en essayant de maîtriser son émotion.

Le coroner insista.

— Voyons, madame Gilvray, rappelez-vous : il y a deux mois, vous avez un soir signalé un rôdeur à la police... Ces deux hommes ne sont-ils pas venus chez vous pour enquêter ?

Suzanne hésita. Puis :

— Oui... En effet, il me semble reconnaître... ce monsieur (elle désignait le vieux Bud).

Finalement, la thèse de Web fut admise par le coroner, et le jeune policier sortit de la salle, lavé de tout soupçon.

Comme il se dirigeait vers la porte et se mêlait à la



folle qui s'écoulait lentement, son vieil ami Bud s'approcha de lui et glissa d'un air moqueur :

— Mon pauvre Web, tu dois vieillir... Ne pas te rappeler une si belle fille!...

Et il lui frappa affectueusement sur l'épaule, tandis que ses camarades l'entouraient et le félicitaient.

* *

Une quinzaine de jours plus tard, Web, en civil, entra dans une pharmacie. Il savait que cette officine était tenue par Henry Gilvray, le propre frère de celui qu'il avait tué.

Lorsque le jeune homme pénétra dans la boutique, le pharmacien leva la tête et le reconnut :

— Oh! brigadier Garwood, entrez donc!

Web s'approcha et serra la main qu'on lui tendait.

— Il n'y a plus de brigadier Garwood, dit-il en s'asseyant sur un haut tabouret devant le comptoir. J'ai démissionné.

Son interlocuteur ne semblait pas lui tenir rigueur de ce qui, pour tous, n'était qu'un très regrettable accident. Ils bavardèrent quelques minutes et Web expliqua les raisons de sa démission : il s'était juré à lui-même qu'il ne toucherait jamais plus un revolver. Puis il en vint à ce qui était le véritable but de sa visite : il demanda des nouvelles de Suzanne.

— Elle va aussi bien que possible, dit le pharmacien.

Je pense que le temps effacera son chagrin.

— Je lui ai envoyé des fleurs, dit timidement Web, mais elle me les a retournées... Je la comprends... Je réalise que c'était une maladresse de ma part... Mais je ne sais comment faire... Je voudrais l'aider... Je suppose qu'elle a tant de choses à régler... mettre de l'ordre dans ses affaires... peut-être vendre sa maison... Euh... Il est possible qu'elle ait besoin d'argent en attendant... Alors...

Il avait ouvert son portefeuille et en avait extrait une liasse de billets de banque qu'il tendit d'un air gêné à M. Gilvray.

— C'est peu de chose... Surtout après ce qui s'est passé... Mais je ne peux faire davantage... Ce sont toutes mes économies... Si ça pouvait lui rendre service...

Le pharmacien était visiblement ému.

— Monsieur, dit-il en regardant Web dans les yeux, ce geste est sûrement le plus généreux que j'aie vu dans mon existence.

Et, désirant le rassurer sur la gravité de ses responsabilités, le vieux bavard n'hésita pas à dévoiler certains petits malentendus qui divisaient le ménage de son frère de son vivant :

— D'abord, c'était leur différence d'âge qui faisait

— Je sais que si, à vos yeux, j'avais été coupable, vous l'auriez dit hautement.

Il avait pris dans ses mains le visage de Suzanne et regardait intensément ses beaux yeux baignés de larmes.

— Écoute-moi bien, mon amour! Pour le repos de ma conscience, le Ciel a voulu que ce ne soit qu'un accident. Tu dois me croire: UN ACCIDENT!...

Éperdue, elle balbutia :
— Oui... Oui... Je te crois!...
Et elle se jeta dans ses bras, toute frémissante, cependant qu'une lueur étrange s'allumait dans le regard de Web.

Quelques mois plus tard, ayant réussi à hâter les formalités, ils se marièrent dans la plus stricte intimité.

Ce qui n'empêcha pas quelques reporters curieux de

naître de nombreux dissentiments... Et puis, surtout, elle voulait des enfants... Et les médecins ayant examiné mon frère avaient été formels: il ne pourrait jamais en avoir!... Je ne devrais pas vous le dire, mais maintenant, vous l'avez compris... C'est un accident fort regrettable, bien sûr, mais il n'eût été franchement irréparable que si leur ménage avait été uni.

Ils se séparèrent très bons amis, après avoir longuement épilogué sur le bonheur que l'argent n'avait pas apporté à Suzanne et le pharmacien ayant formellement promis à Web que la jeune femme consentirait à le recevoir dès le lendemain.

En effet, le jour suivant, lorsqu'il se présenta à la porte de la maison mexicaine, Web fut reçu par la femme du pharmacien, qui l'introduisit immédiatement auprès de sa belle-sœur.

Presque aussitôt, elle se retira, laissant en tête à tête les deux jeunes gens.

Suzanne était au fond du living-room, sur la défensive.

— Restez loin de moi! ordonna-t-elle fermement.

Web fit, malgré tout, un pas vers elle.
— Suzanne... Cet accident a été terrible... pourtant, je...

— Quel accident? coupa brusquement la jeune femme.

— Voulez-vous dire que vous n'avez pas cru à un véritable accident? Alors, pourquoi avez-vous menti pour moi, le jour du procès? Pourquoi avez-vous juré que vous ne me connaissiez pas? Auriez-vous consenti à sauver un assassin?

Suzanne s'était caché la tête dans ses mains et pleurait. Web s'approcha encore.

— Je sais que si, à vos yeux, j'avais été coupable, vous l'auriez dit hautement... Vous êtes trop honnête pour mentir à seule fin d'innocenter un criminel.

Elle pleurerait toujours sans répondre. Web était maintenant tout près d'elle. Il lui parlait presque dans l'oreille, d'une voix persuasive et tendre:

— Suzanne, comprenez: même si nous ne nous étions pas connus, les choses se seraient passées de la même façon. J'ai tiré, et un hasard épouvantable a fait le reste. Et pourtant, en moi-même, je pense que si j'avais eu le choix j'aurais tout de même commis ce crime. J'aurais tué parce que c'était la seule solution. Parce que je voulais t'avoir pour moi seul!...



Et elle se jeta dans ses bras, tandis qu'une lueur étrange s'allumait dans le regard de Web.

se trouver sur le porche de l'église lorsque le couple en sortit, accompagné des témoins, qui étaient les Gilvray et les Croker.

L'un des journalistes aborda le pharmacien:

— N'êtes-vous pas Mr. William Gilvray?

— En effet.

— Monsieur Gilvray, puis-je vous demander ce que vous pensez de ce mariage?

— Ce que j'en pense? Eh bien! mon Dieu, ces deux

Le couple sortit, accompagné des témoins qui étaient les Gilvray et les Croker.

jeunes gens s'aiment. Ils se sont mariés. C'est exactement ce qu'il faut faire dans un cas pareil.

— Mais...
— Oui, oui, je vois où vous voulez en venir... Je ne vous cacherai pas mon opinion. Elle se résume en quelques mots : le passé est le passé, le présent est le présent, et l'avenir est une chose merveilleuse!

D'autres journalistes s'étaient approchés, tandis que les photographes mitraillaient les mariés et leurs témoins. Cependant, bavard impénitent, Gilvray insistait :

— Et quel brave garçon, ce Web! Pensez donc : après la mort de mon frère, il est venu spontanément m'apporter toutes ses économies... Vous entendez! toutes ses économies!... Il voulait les offrir à Suzanne! Épatant, ce garçon, avouez-le!...

Web, mal à l'aise, brusqua les adieux et avança rapidement avec Suzanne vers la voiture qui les attendait. Le fidèle Bud Croker cria :

— Adieu! Suzanne, soignez-le bien! Et soyez heureux!...

— A bientôt!...

Et, très rapidement, la voiture des nouveaux époux démarra.



— Est-ce que... Est-ce que... C'est bien ça que tu veux dire?

Fièrement, elle répondit :

— Exactement!...

Cette fois, Web bondit littéralement. Il prit Suzanne par les épaules, la secouant presque :

— Et... Il y a combien de temps?

— Quatre mois! Je ne t'en ai jamais parlé parce que je voulais le dire ce soir... Maintenant que je sais que notre enfant portera ton nom!

Ayant fait un grand effort pour retrouver son calme, Web prit sa femme dans ses bras et lui dit :

— Je suis très fier, chérie. Mais tu sais qu'il ne saurait être question de bébé pour l'instant.

Elle se dégagea vivement :

— Que veux-tu dire?

— Il est évident que la naissance d'un enfant nous procurerait les plus graves ennuis.

— Je ne comprends pas.

— Fort bien, je vais te donner des précisions. Cet enfant ne saurait être « normalement » de moi, puisque nous ne sommes mariés que depuis ce matin.

— Je serai seule à savoir que tu en es le père.

— Et que penseront les autres?

— Mon premier mari est mort il y a moins de six mois.

— Ton premier mari ne pouvait avoir d'enfants. Tu le sais. Et ton ex-beau-frère, ce dangereux bavard, le sait également. Comprends-tu, maintenant, pourquoi tu ne peux pas avoir cet enfant!...

Il s'était levé et marchait d'un bout à l'autre de la chambre en tremblant d'énerverment devant ce qu'il appelait « l'inconscience » de sa femme. Il voyait très bien, lui, le scandale que déclencherait immédiatement cette naissance.

— Je peux déjà te dire les titres des journaux... Tiens, écoute : *Un flic a épousé la veuve de l'homme qu'il a tué... Et voici l'annonce du mort!...*

— Ce n'est pas son enfant, dit encore Suzanne. C'est le nôtre!

— Idiote!... C'est justement ce que personne ne doit savoir!... Mais bon Dieu!... Essaie au moins de comprendre!... Ce serait la preuve de nos relations avant la mort de ton mari... Ce serait la preuve de ton mensonge au tribunal! Tu oublies que tu as juré... Tu ne m'avais jamais vu avant l'accident!...

Elle balbutia, ayant enfin admis la gravité de la situation :

— Que faire, mon Dieu... Que faire?

— Je ne sais pas... Couche-toi... Dormons... Nous prendrons une décision demain matin.

Conseillée par Web, Suzanne avait rapidement vendu sa maison et ses meubles. Ils avaient aussitôt réalisé le vieux rêve du jeune homme et l'auberge de Las Vegas était devenue une réalité. Ils s'y installèrent tout de suite et, laissant à la gérante le soin de recevoir les clients et de vendre l'essence et la boisson, ils prirent possession d'une des chambres de voyageurs, spécialement arrangée pour eux.

— C'est merveilleux, dit Web, de penser que nous allons passer notre lune de miel dans notre propre auberge!...

— Mais, tout est merveilleux! s'exclama Suzanne, qui resplendissait de bonheur.

Après s'être absenté quelques minutes, Web revint avec une bouteille de champagne et deux coupes. Sa femme l'accueillit en finissant de passer un ravissant déshabillé. Le bouchon de liège sauta et le champagne pétilla dans les coupes de cristal.

— A notre bonheur! dit Web.

— Bonne nuit de noces, mon chéri, dit la jeune femme, qui reposa sa coupe sans y avoir trempé les lèvres.

Web remarqua :

— Tu ne bois pas? Tu n'es pas malade, au moins?

— Je ne bois plus, depuis quelques semaines... Tu ne l'avais pas remarqué?

Pensant déjà à autre chose, il s'était allongé sur le lit et se calait confortablement la tête sur son oreiller. Elle répéta doucement :

— Tu ne l'avais pas remarqué?

Il avait déplié un journal. Suzanne attendait vainement qu'il l'aiderait à livrer son secret. Elle s'approcha de lui et froissa le journal. Il eut un geste d'impatience vivement réprimé. Elle chercha une autre manière de le mettre « sur la voie » :

— Est-ce qu'il te serait facile de faire installer une chambre de plus pour nous?

— Oui, bien sûr... Pourquoi?

— Parce que nous en aurons besoin... En août, précisa-t-elle en regardant tendrement son mari.

Brusquement, il se dressa.

Ils se couchèrent et éteignirent la lumière. Ils essayèrent de dormir... Chaque voiture, chaque camion passant sur la route nationale les faisaient sursauter, tandis que la lueur des phares dessinait des images monstrueuses sur les murs et sur le plafond de la chambre.

Finalement, n'en pouvant plus, Suzanne se souleva et fit de nouveau la lumière.

— Web... Écoute... J'ai une idée... Nous partirons d'ici, nous irons dans une ville où personne ne nous connaîtra... et, là, je mettrai mon enfant au monde!

Web haussa les épaules.

— Et le certificat de naissance? Il portera bien un nom et une date?

— Nous donnerons une fausse identité, puis nous mettrons l'enfant en nourrice, et plus tard nous ferons semblant de l'adopter.

— C'est impossible. Tout le monde a vu ta photo dans les journaux. Elle a été publiée dans toute l'Amérique, aussi bien pendant le procès que pour notre mariage... Nous sommes des gens connus!... On te reconnaîtrait immédiatement!... Le médecin s'empresserait d'aller voir le sheriff : *Je crois vous apporter une nouvelle intéressante... Vous savez, l'histoire de ce flic qui a tué un type par erreur... Crois-moi, mon petit, la brigade criminelle serait vite en train de nous interroger... Et ces types-là, ils savent comment s'y prendre pour vous faire avouer!*...

— Et après? s'écria Suzanne. Tu lui diras que tu étais mon amant!... Ça ne change rien!...

— Ça change seulement en ceci : on saura que nous avons menti et on refera le procès.

— Tu seras acquitté une fois de plus!... On ne peut pas condamner un homme pour un crime qu'il n'a pas commis!

— En principe, oui... Mais les jurés ne sont que des hommes... Ils peuvent se tromper... Regarde, toi... toi qui m'aimes... tu as été bien près de me croire coupable!...

* *

Des jours, des semaines passèrent sans apporter de solution. Et puis, la grossesse de Suzanne étant de plus en plus difficile à cacher, il fallut bien prendre une décision. Un soir, Web se rappela une conversation qu'il avait eue autrefois avec son vieux camarade Bud Croker. *C'est la ville où est lieu le plus grand massacre d'Indiens, avait-il dit. Elle est aujourd'hui abandonnée, et on en ignore jusqu'à l'existence.*

Ils se préparèrent minutieusement. Tout ce qui pouvait être utile pour leur séjour dans cette ville-fantôme

et l'accouchement clandestin qu'ils attendaient fut entassé dans des valises, des caisses, et le tout chargé dans une grosse voiture qui prit la route.

Après des heures et des heures de chemins escarpés, dans un pays désertique, ils arrivèrent enfin dans cette ville abandonnée depuis plus d'un siècle. Tout n'y était que ruines et désolation. Ils étaient véritablement les deux seuls êtres vivants dans ce paysage de mort. Le silence était impressionnant. Web avisa une maison un peu moins démolie que les autres. Il s'y arrêta et, descendant de voiture, essaya de plaisanter :

— Voici l'appartement réservé aux jeunes mariés!

Suzanne sourit et descendit à son tour. Ils commencèrent immédiatement leur installation. Des lits de sangles, des caisses de boîtes de conserves, le matériel de pharmacie au complet, tout fut mis en place sans perdre une minute. Web avait tout prévu : même la batterie d'accumulateurs qui autoriseraient le fonctionnement du pick-up dont l'utilité avait été jugée indispensable pour donner un peu de gaieté aux longues soirées d'attente.

Lorsque tout fut en place, Suzanne mit le pick-up en marche. Plusieurs disques étaient superposés et se remplaçaient automatiquement après chaque fin d'audition.

— Tout est si bien préparé, plaisanta Web, que nous ne serions même pas pris de court par des quinteplués! Suzanne rit, puis elle proposa :

— Si nous allions nous promener, avant la nuit?

Ils sortirent et furent frappés par la beauté grandiose du paysage cahotique qui s'étendait devant eux.

— Nous ne pourrions jamais dire à notre enfant pour quelles raisons il est né dans cette ville étrange, dit Suzanne, qui, visiblement, était toute frissonnante d'émotion. Web la prit par les épaules.

— Tu es inquiète? Ma pauvre chérie, je te jure que notre deuxième enfant viendra au monde dans la plus belle des villes... le plus luxueux des hôpitaux... la plus magnifique des chambres!...

Elle sourit. Mais, tout à coup, la musique que le pick-up continuait à diffuser de la maison s'arrêta et une voix, une voix qu'ils connaissaient bien, une voix qui semblait leur parler d'outre-tombe, se fit entendre :

— Et maintenant, mes amis, je dois vous quitter... Mais auparavant laissez-moi vous dire à demain... et à tout à l'heure, Suzanne!...

Web avait pâli.

— Qui? Qu'est-ce que c'est? s'écria-t-il en se précipitant vers le pick-up.

Suzanne le suivit, cherchant à le calmer.

— Ce n'est rien... Ce n'est rien, chérie... Nous avons dû mélanger ces disques... Mon mari gardait tous ses enregistrements et...

— Salaud!... Tais-toi, salaud!... hurlait Web sans entendre.

Et, arrachant le disque à la vis du pick-up, il le fracassa contre le mur de la maison.

* *

Alors, les événements se précipitèrent. Dès le lendemain, Suzanne ressentit de telles douleurs que Web prit peur. Il devenait évident que la délivrance de la jeune femme ne se passerait pas sans complications.

Au milieu de la nuit, il partit pour la ville la moins éloignée et, après plusieurs heures de route, sonna à la porte d'un vieux médecin, qui lui avait été indiqué par des passants atterrés. Comme le praticien hésitait,

Dès qu'il vit Suzanne, le médecin ne fut plus que dévouement.



— Avoue que s'il te reconnaît tu le tueras !

Web perdit tout contrôle de lui-même et exhiba une plaque de police, qu'il possédait encore illégalement. Par ce moyen, il obligea le vieillard à le suivre. Le médecin refusa seulement de monter dans la voiture de Web et suivit avec son propre véhicule.

En arrivant dans la ville déserte, il manifesta son étonnement d'avoir été amené de force dans cette contrée perdue et en principe inhabitée. Mais, dès qu'il vit Suzanne, il ne fut plus que dévouement.

Lui ayant fait une piqûre calmante, il quitta le chevet de la jeune femme et s'en fut donner de ses nouvelles à Web, qui attendait dehors.

— Votre femme va bien. Tout se passera normalement. Vous pouvez aller la voir ; elle désire vous parler... Mais, surtout, évitez de la fatiguer.

Web se rendit auprès de Suzanne, qu'il trouva bouleversée.

— Web!... Il va nous reconnaître... Je suis sûre qu'il a tout deviné... Il te dénoncera!

— Cesse de te tourmenter avec ces enfantillages, dit-il d'un ton sec.

— Mais toi aussi, tu avais peur! murmura la jeune femme. Tu avais peur et, maintenant, tu es calme... Affreusement calme... Tu ne crains plus rien... Pourquoi? Il la regardait d'un air dur, sans répondre.

— Tu ne veux pas parler? Je vais te le dire, moi, dit-elle en élevant la voix... Je vais te le dire : c'est ton revolver qui te rassure. Oui : ton revolver!... Je sais que tu le caches dans ta valise... Pourtant, tu avais juré de ne plus jamais en posséder un!...

Il eut un sourire cruel et haussa les épaules. Elle dit d'une voix blanche :

— Avoue... Avoue que s'il te reconnaît tu le tueras... Tu le tueras... Et c'est pourquoi tu es si calme!...

— Tu divagues!

— Non, je vois juste : tu vas le tuer et personne ne saura jamais rien... Et ce sera un vrai crime parfait... Aussi parfait que l'autre!... Mais pire!... Parce que, la première fois, il y avait une apparence d'excuse : tu m'aimais!

Il essaya de la calmer :

— Je t'aime toujours... Pour la vie!...

Alors, elle se dressa, frémissante :

— Ah!... Tu n'as pas nié!...

— Quoi?

— Tu n'as pas nié que tu as tué mon mari!...

— Ce n'est un secret pour personne... Le procès a été suivi par...

— Tu sais bien ce que je veux dire, coup-a-elle, tu ne l'as pas tué accidentellement, tu l'as assassiné!...

Mais Suzanne se tordit en poussant un hurlement. Dans cette atmosphère de drame, elle était prise des douleurs de l'enfantement.

* *

Une heure plus tard, le médecin alla chercher Web, qui attendait dehors.

— Un garçon? demanda Web.

— Non : une fille! Et superbe!... Je m'occupe de l'enfant, allez voir votre femme, qui vous réclame.

Web alla retrouver Suzanne et, tout heureux, proposa de déboucher la bouteille de champagne qui avait été prévue pour fêter l'événement. Il sortit un instant pour appeler le médecin. Celui-ci avait disparu. Au loin, sa voiture se dirigeait, en cahotant, vers la vallée.

Comme un fou, Web revint auprès de sa femme. Très calme, elle l'attendait.



Il hurla, en la saisissant par les épaules :

— Tu lui as dit mon nom!...

— Je n'ai pas eu à le lui dire, répondit-elle. Il le savait... Quand tu lui as montré ta plaque de police, il a compris... Il avait vu tes photos dans les journaux!

— Pourquoi a-t-il passé la nuit ici? Pourquoi n'est-il pas tout de suite allé me dénoncer?

— Il a voulu attendre la naissance de l'enfant, pour l'emmener loin d'ici.

— Oui!... Et dans une heure il sera de retour avec les flics!... Je ne le laisserai pas faire... Ma voiture est plus rapide que la sienne... Où est la clé de ma voiture? Elle était sur cette table... Tu l'as cachée!... Réponds-moi!... Tu n'as pas le droit de me faire ça... Je ne suis pas pire que les autres!... Tout le monde est plus ou moins répréhensible... Tout le monde trafique... L'avocat touche des pots de vin, le journaliste fait du chantage... le banquier vole... le politicien ment... moi, j'étais flic : j'ai joué du revolver... Je t'aimais... Je voulais t'épouser... Et que font-ils, les autres? Est-ce qu'ils ne se marient pas pour de l'argent? Un million... Deux millions de dollars!... Moi, je me suis contenté de soixante-deux mille dollars!... Suzanne se dressa.

— Soixante-deux mille dollars!... Tu savais donc le montant exact de la somme que mon mari me laissait!...

Il avoua, sans gêne :

— Bien sûr... J'avais vu le testament, un soir... pendant que tu préparais le café... Tu ne me prends pas pour un enfant de chœur, non?

Ainsi, la jeune femme perdait jusqu'à sa dernière illusion. Elle comprenait enfin l'ignoble bassesse de cet être abject.

— Tiens, dit-elle d'une voix épuisée, prends cette clé... Va-t'en... Je ne veux plus te voir!

Il saisit le clé qu'elle lui tendait et, sans un mot, sortit en courant. Il sauta dans sa voiture, appuya sur le démarreur... Trop tard... Les sirènes de la police retentissaient déjà dans la vallée.

Il comprit que la route était coupée... Il abandonna sa voiture et se tourna vers la colline qui s'élevait juste derrière la maison... C'était peut-être le salut... Il s'élança et commença à escalader... Les voitures de la police stoppaient et des hommes en armes en descendaient... Un officier avait eu le temps de voir le fuyard et, se postant au bas de la colline, lui cria de s'arrêter... Mais Web, n'écoutant personne, grimpa toujours... L'officier fit les sommations d'usage, puis fit feu à plusieurs reprises... Web s'écoula avec un cri de mort!

Et ce cri de mort s'inscrivit à jamais dans le cœur meurtri de Suzanne.



Pour les lectrices et lecteurs de
"Filles Couplet", mes amis
et pour le Camerounien
aujourd'hui (!!)

mes pensées très amicales
et mes vœux pour

1953
Francine Arroul